

Non. Nous avons traversé la France toute entière et passe le Rhin. Nous voyageons en Allemagne. Nous parcourons la fameuse forêt Hercynienne. le Harz, si mieux vous aimez lui donner le nom de la géographie et des charbonniers.

Nous allons, par cette matinée pâle, sous les sapins géants qui virent passer tant de fantômes. Ceux-là savent que les morts vont vite. Cette neige est le lin ceul de l'éternelle ballade. Ce vent roule des soupirs de spectres. C'est la gaité romaine : hurra !

Hurra ! cela sent le cimetière. C'est le la vraie poésie ! Ces Huns sont de joyeux compagnons. Hurra ! suaires, cercueils, ossements, crânes desséchés, tombeaux qui s'ouvrent ! Les Allemands s'amuse ; hurra ! hurra ! La patrie prussienne pour toujours !

XXXVII

Le chemin creux.

La route descendait en tournant les pentes abruptes du mont Andreasberg, célèbre par la ronde des bûcherons décadés et aussi par des mines d'argent, profondes d'un quart de lieue. Par derrière, c'étaient les pics chauves et dentelés, mêlant les chaos de leurs rochers, par devant, la forêt s'étendait, immense, développant tout un horizon d'arbres poudrés comme des têtes de vieillards.

Un homme suivait la route, silencieux, morne et las de cette fatigue chronique qui n'a plus le courage de se plaindre.

Ainsi trouverez-vous parfois, sur nos chemins de France, quelque pauvre soldat convalescent, marchant d'un pas boiteux, et regardant avec envie chaque voiture qui passe.

Mais notre homme ne boitait point. Il avait la taille droite, le pas ferme et viril. Toute sa lassitude était dans la résignation triste de son regard.

Il s'appuyait sur un long bâton et donnait la main à une petite fille. Tous deux semblaient insensibles au froid rigoureux qu'il faisait. Ils ne parlaient point. L'homme se découvrait gravement devant les croix des carrefours, et la petite fille se signait.

Quand un coude brusque de la montée détachait les silhouettes des voyageurs sur l'horizon du Harz, il y avait une illusion bizarre. D'en bas, l'homme se détachait en noir, au-dessus des cimes neigeuses, tandis que l'enfant paraissait diaphane comme une vapeur. Au travers de son corps frêle et charmant, on apercevait les pics azurés de l'Andreasberg.

Au bas de la rampe, la route, étroite et encaissée en re deux hauts talus, entrait en forêt. Une colonne de pierre portait cette inscription " Mine d'Andreasberg, chemin des Trois-Puits."

— Je me reconnais, dit l'homme, je suis venu déjà dans ces pays.

— Et que cherchons-nous si loin d'elle et de lui, père ? demanda la jeune fille.

Car nous ne savons comment exprimer cela : c'était un enfant, mais c'était une jeune fille.

Le voyageur n'eut pas le temps de répondre.

Le vent apporta une fanfare de chasse que dominaient les violents aboiements d'une meute sous bois.

On entendit bientôt le galop des chevaux retentir sur la terre glacée et plus sonore.

Puis la voix du baron qui criait en allemand, avec force *tartèfles*.

— Tayaut ! tayaut ! tayaut !

La voix du baron était enrouée et trahissait beaucoup de méchante humeur.

Tout à coup, au bout du chemin creux, une pauvre biche se montra, courant ventre à terre, et renversant sa jolie tête en arrière. C'était elle qui avait donné le change à la meute du baron, et le baron avait juré qu'elle payerait ce méfait de sa vie.

La biche arriva sur nos voyageurs, ils virent tous deux que dans ses yeux il y avait des larmes.

— Tayaut ! tayaut ! tayaut !

Et les fanfares de sonner la vue : les chiens de hurler !

Le voyageur et la petite fille avaient, cependant, repris leur place au milieu du chemin qu'ils barraient tout entier. Les chiens, à leur tour, arrivaient à pleine course, et, derrière les chiens, M. le baron et ses piqueurs.

— Arrière ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'homme au bâton. Le chemin est à moi !

L'homme continua paisiblement sa route.

— Arrière ! mendiant ! Je suis le baïon de Pfifferlackentrontenstein, ancien conseiller privé de l'ancien prince souverain de Rudelsigmarienthal-Tartemp...

Il faut le temps pour prononcer de si nobles noms ; le baron en était encore à Tartemp... que les chiens, moins prolixes, se jetaient déjà sur notre voyageur. C'étaient de forts chiens, connus à dix lieues à la ronde pour être méchants comme des loups enragés.

— Mords-les ! dit tout bas le piqueur. Kiss ! kiss ! kiss !

La belle culbute qu'il espérait, ce piqueur !

Il y eut une culbute, en effet, ce fut celle des chiens, qui se roulèrent, tombant les uns sur les autres jusqu'aux pieds des chevaux, comme si trente mains robustes (ils étaient trente) les eussent pris par la peau du cou et lancés à la volée.

— Tartèfle !

Le voyageur n'avait pas seulement levé son long bâton. Il continuait sa route comme si de rien n'eût été, avec sa fillette à son côté.

— *Zogramente tartèfle !*

Les chiens, en reculant, poussèrent les chevaux qui se cabrèrent, qui ruèrent, qui se retournèrent et dévalèrent le chemin creux, comme si le diable eût été à leurs trousses.

Le baron menaçait tant qu'il pouvait les chiens, les chevaux, les voyageurs et même la biche qui était allée retrouver son daup. Rien n'y faisait. — Je crois que le baron, cédant à un moment d'impatience, déchargea même un peu son fusil à deux coups et une paire de pistolets qu'il avait sur ce malencontreux voyageur. Celui-ci secoua ses haillons, et les balles tombèrent dans la neige.

Le baron voyant cela prit sa course et ne s'arrêta qu'au perron de son château. Il battit la baronne pour la première fois de sa vie, bien qu'elle fut née palatine de Choumakro. Depuis, il en prit l'habitude, qui est une seconde nature.

XXXVIII

Les Trois-Puits.

Le baron eut tort de battre sa femme : ce sont là de mauvais procédés. Mais si le prince souverain de (le nom est ci-dessus) n'avait pas vendu ses Etats au roi de Prusse pour un bureau de tabac, jamais voyageur n'eût osé manquer ainsi de respect au baron. En sorte que le baron n'aurait jamais battu la baronne. Il faut admettre le cas de force majeure, et la Prusse en a fait bien d'autres !

L'homme et la petite fille arrivèrent au lieu dit les Trois-Puits, qui forme une des entrées de la grande galerie des mines d'Andreasberg.

L'homme dit à l'enfant :

— Descends, ma Ruthael. Parcoure les travaux et reviens me dire ce que tu auras vu.

L'enfant se mit dans la banne et soula la cloche. La banne s'enfonça dans la nuit.

Pendant que la banne descendait, une douce voix montait du puits et disait :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu bon, pardonnez à mon père !

L'homme continua de marcher, mangeant un morceau de pain dur et buvant à sa gourde où il y avait de l'eau.

XXXIX

La mine d'Andreasberg.

C'est une immense ville souterraine, qui a des milliers de rues, des places publiques, des églises, des palais, des canaux, des lacs, des boutiques, des théâtres, des hôpitaux et des salles de bal.

On pourrait réédifier Berlin en argent avec toutes les richesses qui sont sorties de cette inépuisable mine.

Dans la banlieue de cette féerique cité, à neuf cent mètres au-dessous du sol, deux